

[print](#)

USA : Pire que Chutzpah !

De [Edward S. Herman](#)

Global Research, février 21, 2013

Url de l'article:

<http://www.mondialisation.ca/usa-pire-que-chutzpah/5323751>

CHUTZPAH : désigne le dernier degré de l'arrogance, de l'impudence, de la plus totale absence de honte ou de scrupules. Synonyme généralement péjoratif d'audace, d'insolence, d'impertinence, il cesse d'être péjoratif dans les milieux où l'impudence est de règle... En hébreu, le mot chutzpah marque une indignation envers quelqu'un qui a dépassé outrageusement et sans vergogne les bornes du comportement acceptable.

Quand on voit la Secrétaire d'État Hillary Clinton et le président Barack Obama, l'air grave et offusqué, mettre en garde la Syrie contre un recours aux armes chimiques, « totalement inacceptable » selon Obama, ou « qui passerait la ligne rouge et dont les responsables auraient à en répondre » selon H. Clinton, et qu'on voit le *New York Times* [comme la plupart des médias occidentaux] et tout l'establishment occidental reprendre et soutenir ces déclarations, on reste baba devant une aussi époustouflante hypocrisie. Alors que les États-Unis, précisément, détiennent le record d'utilisation des armes chimiques dans le monde, se sont toujours opposés à la signature d'accords internationaux visant à en interdire l'utilisation, et utilisent aujourd'hui régulièrement leur armement à uranium appauvri (armement à la fois nucléaire et chimique, dont le nombre et le type de victimes va bien au-delà des cibles directes) dans tous les conflits qu'ils déclenchent ! L'utilisation massive d'Agent orange au Vietnam ou de munitions au phosphore blanc en Irak, tout le monde connaît, non ? Serait-il possible que seuls Clinton, Obama et les médias occidentaux ne soient pas au courant ? Ou doit-on y voir une fois de plus la seule arrogance du pouvoir et cette conviction qu'il ne saurait y avoir de moralité ou de droit international que lorsque *l'ennemi* fait quelque chose de choquant ?

C'est peut-être bien un mélange des deux, tant le double standard et la mauvaise foi sont souvent remarquables. L'archétype de ce genre d'attitude pourrait bien être l'histoire des « pluies jaunes » – des poisons chimiques que les Soviétiques auraient déversés dans le ciel du Laos au début des années 1980. Le flagrant manque de preuves n'avait pas empêché à l'époque l'administration Reagan d'en tirer le meilleur parti pour mieux diaboliser « l'Empire du mal ». On eut beau démontrer que l'accusation était fautive, un chercheur américain, Matthew Meselson, ayant apporté la preuve que lesdites pluies jaunes n'étaient en réalité que des déjections d'abeilles, elles n'en furent pas moins toxiques grâce au *Wall Street Journal* et aux autres médias de masse. Bien après le démontage de cette campagne d'intox, Peter Kann, éditeur du *Wall Street Journal*, citait encore les « champs empoisonnés du Laos » pour montrer « qui étaient les bons et qui étaient les méchants » de part le monde (« Clinton Ignore History's Lessons In Vietnam, » [Clinton fait l'impasse sur les leçons d'histoire au Vietnam] *WSJ*, 9 septembre 1992). Autrement dit, Kann faisait totalement l'impasse sur la guerre chimique monumentale et bien réelle que les États-Unis avaient menée au Vietnam, au Cambodge et au Laos, mais n'en ramenait pas moins cette vieille histoire de pluies jaunes soviétiques, fut-elle démontrée fautive de longue date. En fait d'hypocrisie, de malhonnêteté ou des deux à la fois, difficile de faire mieux ! Ironiquement, c'est justement dans son propre journal qu'un article de 1997 évoquait les 500 000

enfants vietnamiens souffrant d'anomalies congénitales précisément dues aux méthodes de ceux que Kann appelle « les bons » [*the "good guys"*]. (Peter Waldman, "Body Count: In Vietnam, the Agony Of Birth Defects Calls An Old War to Mind," *WSJ*, 12 décembre 1997).

Aujourd'hui, les zéloteurs de l'impérialisme américano-centrique s'efforcent eux aussi de noyer le poisson sur les guerres chimiques du Vietnam et d'ailleurs, ou sur l'uranium appauvri. Dans son récent « classique du genre » encensé par l'establishment et la critique, *The Better Angels of Our Nature: Why Violence Has Declined* ([*Les meilleurs penchants de notre nature : Pourquoi la violence a diminué*], Viking, 2011), Steven Pinker ment ostensiblement sur la question, expliquant au lecteur que ce qui atteste de ce regain de moralité dans le monde et de la diminution de la violence – progrès que les grandes démocraties occidentales peuvent se prévaloir d'avoir apporté au reste du monde – c'est leur condamnation des armes chimiques et leur refus d'en faire usage. Mais dans les quelques pages que Pinker consacre aux violences qui ont marqué la guerre du Vietnam, pas une seule ligne n'évoque l'utilisation massive de ces armes chimiques dans l'*Opération Ranch Aid* et divers autres programmes menés dans ce pays.

De même pour la Syrie, les propagandistes officiels n'affirment pas que le gouvernement syrien ait d'ores et déjà recours à de telles armes, mais seulement que les Occidentaux ont la preuve que la Syrie se préparerait à en faire usage en dernier recours. « Ce qui nous inquiète, c'est que le régime d'Assad, de plus en plus aux abois, ne finisse par recourir à ses armes chimiques ou n'en perde le contrôle, au bénéfice de l'un des nombreux groupes qui opèrent actuellement en Syrie » (Hillary Clinton). A ce propos, ce n'est que récemment que Washington et les médias de masse ont fini par admettre la présence d'Al-Qaïda parmi les « nombreux groupes » de « combattants de la liberté » que les Occidentaux soutiennent en Syrie – et ce que cette présence a de préoccupant.

Ce genre d'opportunisme pourrait bien se terminer une fois de plus par un magistral revers de manivelle, comme après avoir soutenu Al-Qaïda en Afghanistan ou en Libye, les États-Unis soutenant à nouveau ceux qu'on appellera ensuite « les pires des pires » – passant du statut de « combattants de la liberté » très généreusement armés et soutenus, à celui de candidats à la détention illégale, à la torture et aux assassinats ciblés.

Outre la menace d'armes chimiques en Syrie, les représentants occidentaux se disent très préoccupés par l'utilisation de bombes à fragmentation par l'armée syrienne contre des civils, dans le cadre de ce conflit (C.J. Chivers, "In Syria, Cluster Munitions Takes Its Toll," *New York Times*, 21 décembre 2012). Là encore, cas de figure à la fois familier et comique, les médias polarisés collaborent une fois de plus à un effort hypocrite, problématique au regard des faits, mais surtout lamentable, de diabolisation sélective.

On a accusé les Serbes de « nettoyage ethnique », sans tenir aucun compte du contexte de guerre civile encouragée par l'OTAN. Mais pas question d'utiliser ce terme au sujet du nettoyage ethnique pratiqué de longue date et à grande échelle par Israël en Palestine. Kadhafi menaçait soi disant Benghazi d'un bain de sang, c'est donc avec la bénédiction des mêmes médias et de l'ONU que les États-Unis, leurs alliés de l'OTAN, leurs rebelles autochtones et leurs mercenaires importés, purent s'offrir un vrai bain de sang avec pour point d'orgue le lynchage et le meurtre de Kadhafi. Et Hillary Clinton de déclarer toute fière dans un ricanement : « Nous sommes venus, nous avons combattu, il est mort ! » [*"We came, we fought, he died !"* parodiant pompeusement le "*Veni, Vidi, Vici !*" de César].

De même les mythiques armes de destruction massive de Saddam Hussein

avaient-elles servi de prétexte pour la guerre d'agression des États-Unis contre l'Irak, avec là encore l'anéantissement d'un pays, le massacre de sa population et l'assassinat du "méchant" dirigeant. Au tour de la Syrie à présent ! Autre « méchant », l'Iran aussi menace le monde avec son entêtement à poursuivre son programme nucléaire. C'est sans doute le prochain sur la liste, dans le programme de production d'États ratés [*failed states*] des Grandes Démocraties – comme Pinker les appelle, ces gouvernements radicalement non-violents.

Mais pour en revenir aux bombes à fragmentation, les États-Unis les ont utilisés massivement au Vietnam et au Laos, en Irak et plus tard dans leur guerre aérienne contre la Serbie, en 1999 (entre autres). Israël s'en est montrée elle aussi particulièrement généreuse dans son agression du Liban, en 2006, et notoirement dans les derniers jours de ce conflit, alors que la paix était à portée de main, parsemant les champs de ces graines de mort et d'horreur éparpillées à travers tout le pays. L'armée israélienne a laissé derrière elle environ un demi-million de *bombies* après son dernier assaut contre le Liban. Un commandant d'escadre de bombardiers israéliens déclarait à ce sujet : « Ce que nous avons fait est démentiel et monstrueux ; nous avons couvert des villes entières de sous-munitions explosives » (Meron Rappaport, "*IDF commander: We fired more than a million cluster bombs in Lebanon*" [Un commandant de forces israéliennes déclare: nous avons largué plus d'un million de bombes à sous-munitions au Liban] *Haaretz*, 12 septembre 2006). Mais sur ces opérations là, les responsables américains et les médias n'avaient aucune critique particulière à faire – sans parler de mises en gardes ou de menaces ; douleurs inévitables de l'accouchement d'un Nouveau Proche Orient – ou de son agonie.

Comme tous les grands médias, *le New York Times* n'a jamais cité ni découvert un seul commandant des forces israéliennes qui dénoncerait l'utilisation de bombes à fragmentation par son pays comme « monstrueuse ». Son unique éditorial sur le sujet ne donnait ni le nombre de bombes larguées ni aucune précision sur le moment ou sur les zones où elles l'avaient été, ni sur leurs effets. Il n'émettait pas non plus la moindre critique sur leur utilisation par Israël et ne risquait surtout pas de la qualifier de criminelle ou de monstrueuse. Dans la grande tradition de l'apologie de nettoyage ethnique, l'info restait dûment aseptisée ("No Place For Cluster Bombs," 26 août 2006). On remarque aussi en regardant les titres, que les articles du *New York Times* ne mettaient jamais en avant le fait que les civils ou les zones civiles étaient la cible privilégiée de ces bombardements et de leurs destructions – contrairement aux articles sur la Libye de Kadhafi ou sur la Syrie d'Assad. S'agissant d'Israël au Liban, ce qu'on peut trouver de plus proche serait quelque chose comme : « *Libanais et humanitaires découvrent le danger des décombres* » (25 août 2006), bien que le journal ait effectivement publié un article où *Human Rights Watch* qualifie la politique israélienne de crime de guerre (Kifner, 24 août 2006), et un autre qui donne quelques détails sur la sauvagerie et le caractère anti-civil et foncièrement délétère de l'agression israélienne (Worth et Kifner, 25 août 2006).

A l'instar d'Israël, les États-Unis ont refusé de signer la convention de 2008 sur les bombes à sous-munitions, qui en interdisait l'utilisation (la Russie, la Chine et plusieurs autres pays aussi d'ailleurs). D'après Richard Norton-Taylor, "*Amnesty International*, *Oxfam*, et *Article 36* – un groupe chargé de la coordination de l'opposition à ce type d'armement – auraient déclaré que dans les pourparlers sponsorisés par les États-Unis, les préoccupations des humanitaires avaient été totalement laissées de côté, et qu'ils en appelleraient aux Britanniques mercredi prochain pour tenter d'empêcher les USA d'avaliser ce qu'ils considèrent comme un « permis de tuer » à coup de bombes à fragmentation » ("*US pushing UN to lift*

ban on cluster bombs, say campaigners” *Le Guardian*, 22 novembre 2011). Mais de leur côté les Américains assurent que les derniers modèles de CBU [*Cluster Bomb Unit*] ont une action vraiment ciblée, avec un taux d’échec très bas. On doit donc supposer que les CBU dont dispose l’armée syrienne sont les anciens modèles, ceux qui sont mauvais. Ou peut-être les États-Unis, leurs alliés et leurs clients – c’est-à-dire « les bons » quel que soit le conflit – seraient en réalité les seuls à pouvoir détenir et utiliser des bombes à fragmentation.

L’une des principales caractéristiques des bombes à fragmentation et de leur utilisation, c’est la place privilégiée des enfants parmi leurs victimes – les responsables américains et les médias se montrent d’ailleurs particulièrement sensibles au sort des enfants dans les conflits armés. Le président Obama ne pleurerait-il pas récemment sur celui des enfants tués à Newtown, au Connecticut ? Les médias n’étaient-ils eux aussi pas particulièrement émus par cette tragédie ? Bon, d’un autre côté, on a ces 500 000 enfants atteints de malformations au Vietnam, un pays où des centaines de milliers d’autres ont été tués, mutilés, traumatisés sans que cela suscite grand-chose comme intérêt, regrets, voire compensation ou assistance post-conflit aux victimes (si ce n’est 18 années de boycott punitif).

Il y a aussi la fameuse réponse de Madeleine Albright en 1996, au sujet de la mort de 500 000 irakiens de moins de cinq ans victimes des « sanctions de destructions massive » : « Ça vaut bien ce prix là ! ». Cette réponse est passée littéralement comme une lettre à la poste dans nos médias polarisés, sans susciter d’indignation outrée ni de réactions particulières. Et puis il y a aussi ce continuum de « frappes ciblées » de nos drones, contre des « militants » – avec leur cortège de « négligences » [*casualties*] ou « dommages collatéraux » en bas âge – dirigés par le même Obama éploré, et suscitant toujours aussi peu d’émotion ou de réactions dans nos médias. Dans la région de Fallujah, en Irak, on constate une extraordinaire augmentation du nombre de malformations congénitales, de fausses couches et d’enfants mort-nés, dus à l’utilisation massive d’armes et munitions de toutes sortes par l’armée américaine dans ce secteur, et qui devient une véritable « crise de santé publique » (Sarah Morrison, “Huge Rise in Iraq Birth Defects Linked to US Cluster Bombing,” *The Independent* [UK], 15 octobre 2012).

Nos médias ne se sont jamais spécialement intéressés au sort de ces enfants tués ou mutilés au loin, même lorsque nos dirigeants proclament que chaque vie humaine est précieuse. A franchement parler, la vie ou la santé des minots de chez nous, aux États-Unis même, leur est tout aussi indifférente. Combien sont massacrés dans les rues des ghettos, sans même parler de ceux qui, de plus en plus nombreux, peuvent à peine survivre dans un monde d’inégalités croissantes où le système social s’effondre.

Le niveau d’hypocrisie des représentants de l’establishment lorsqu’ils parlent d’armes chimiques, de bombes à fragmentation ou du sort des enfants dans le monde est littéralement vertigineux. Mais ce qui est pire que chutzpah, c’est lorsque Clinton et Obama, pontifiant et mettant en garde la Syrie sur ses armes chimiques et ses bombes à fragmentation, ne semblent même pas conscients de l’arrogance et de l’indécence de leur flagrant double standard (deux poids deux mesures). Apparemment, ils ne doutent même pas une seconde que leurs messages moralistes sont aussi purs qu’apolitiques. Et nos médias de masse emboîtent le pas, tout empressés de faire valoir à qui mieux mieux cette manière de voir pire que chutzpah !

Article original paru sur **Z Net** - *The Spirit Of Resistance Lives*

<http://www.zcommunications.org/beyond-chutzpah-by-edward-s-herman>

Traduit de l'anglais par Dominique Arias

Mondialisation.ca

Professeur honoraire de finance à la Warton School de l'Université de Philadelphie, **Edward Herman** est économiste et critique des médias, auteur de nombreux ouvrages dont **Génocide et Propagande** (avec **David Petersen**, *Lux Editeur*, Montréal, 2012).

Copyright © 2013 Global Research